

Ranou et Amor Idriss Dokman exposent à Diwan café*

Mécanique du trait et dynamique chatoyante

Après ses dernières collections «Variations», «Plis contre plis», «Cravates en folie et écharpes au vent» et «Ça danse de partout», voilà que le plasticien Amor Idriss Lamine Dokman nous convie, dans l'espace Diwan café, à une autre palette où les signes côtoient les lettres. Des compositions qui se font complices avec d'autres œuvres du jeune plasticien, en l'occurrence Abdelrani Belarbi (Ranou pour les intimes). Pour ce dernier, qui s'essaie depuis son enfance aux arts architecturaux, se laisse découvrir à travers la symbolique des lettres qui se veut somme toute inédite.

Ranou laisse libre cours à son imagination et développe au fil de son exploration une expression plastique puissante et crue. Une expression de laquelle il tire son esthétique aussi. Quand bien même peu disert sur la chose, Ranou reste fortement imprégné par la mécanique du trait qu'il cultive en son for intérieur, où le coup de génie réside davantage dans la création, somme toute singulière que dans les tons primaires qu'il couche sur ses subjectiles. Et «lorsque la simplicité, en débordant l'individu, s'affole», la réflexion nous invite à reprendre la citation de François de Sales qui écrit qu'«il n'y a nulle si bonne et désirable finesse que la simplicité».

La simplicité ou la liberté inventive

Au fil des tableaux que défile notre regard, Ranou nous embarque dans son univers pictural pour nous faire découvrir et palper sa perception des formes géométriques que tapissent des couleurs ouvertes sur des couloirs qui s'entrecroisent. N'est-ce pas que son souci de l'architecture demeure la quête du trait et de la valeur plastique qu'il tient à mettre en évidence ?

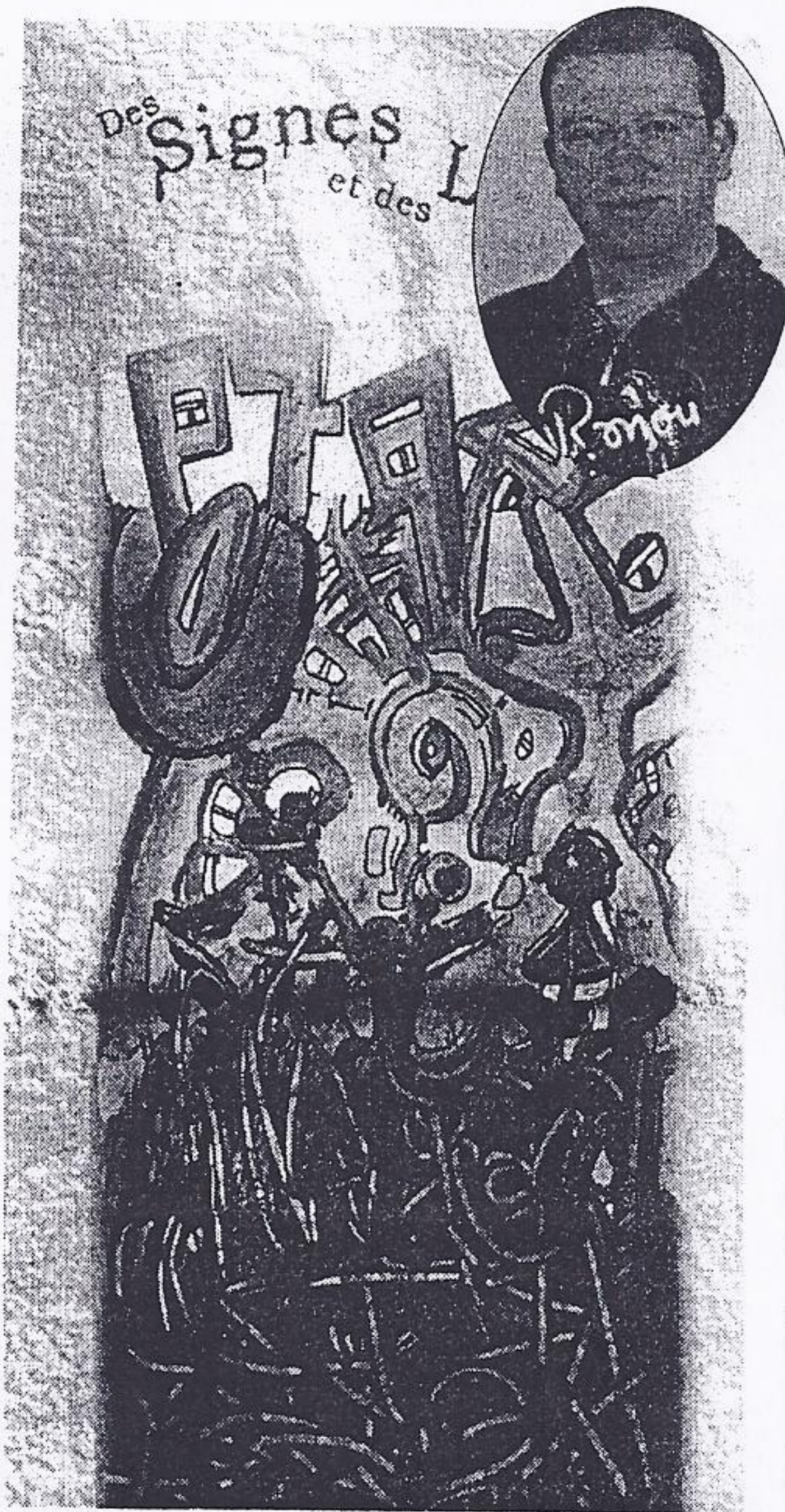
Le regard, en tout cas, saisit le message d'un artiste qui refuse le simplisme du trait, sinon la simplicité qu'il tient à mettre en avant.

«Mon inspiration, je la puise des multiples questionnements qui tarabustent mon être», laisse-t-il entendre. En effet, Ranou se redécouvre à travers la trilogie des animaux : un animal volatile, un animal terrestre et un animal aquatique. Peu importe pour lui, si le public trouve cette dimension irréelle ou imaginaire.

Pour l'artiste, elle reste bel et bien réelle. Un langage contemporain qui semble flirter avec un brin de suprématisme, une démarche qui lui donne matière à ouvrir un dialogue avec soi, avec l'altérité.

Un univers inédit dans lequel Ranou tient à se mouvoir pour dire sa liberté inventive. Dans une autre aile de l'espace, le visiteur est forcé à une autre halte devant les réalisations calligraphiques de l'artiste qui s'exprime, en utilisant le matériau cuivré sur des aplats aux tons froids.

Un alphabet de signes graphiques qui, en fin de compte, constitue une synthèse d'idéogrammes dont le trait colle à trois langues par leur forme : arabe, tamazight et français. N'est-ce pas, là aussi, une manière pour l'artiste de faire cohabiter ces signes qui, composant des phrases, laissent émerger une esthétique pour couronner certains de ses



«Chatoyance» des peintres en duo tableaux-?

Une étoffe polychrome

Dokman, son binôme, s'affirme dans son tempérament à travers ses techniques mixtes sur toile et sur Canson. Des signes fracassés et une architecture empanachée, voire enflammée, marquent ses œuvres bigarrées et chamarrées de couleurs vives.

Des aplats envahis par des structures, dont le mouvement libère une «chatoyance». Il engonce ses sujets dans une étoffe que dévore une énergie polychrome et rayonnante. C'est son caractère à lui de rendre à peine perceptible l'œuvre pour inciter le regard à la lecture, à dessiller davantage les yeux. N'est-ce pas que «le visible ouvre nos regards sur l'invisible», comme disait Anaxagore.



Dokman subtilise au monde visible pour noyer ses sujets dans un espace géométrisé, où les lignes fuyantes composent avec une avalanche de nœuds, de volutes et autres symboles et signes qu'il couche esthétiquement.

Ses œuvres évoquent des sensations, des émotions, non sans laisser émerger des souvenirs, telle la furie du graphisme qui reprend le déchaînement des eaux donnant naissance à la catastrophe de Bab El-Oued, «Au-delà des signes», un tableau qui décline une fenêtre bleue ouverte sur un tas de questionnements qui bouillonnent en lui, la toile intitulée «les Lectrices» qui fait ressortir les contours voilés d'une fille aux prises avec l'autoritarisme paternaliste ou encore la quête identitaire des Aouchem, dont les signes fixent l'aplat d'une couleur chaude orangée.

Une extension et une énergie débordante caractérisent, en somme, les compositions de Dokman, où les lignes fuyantes semblent détalier d'un point pour converger vers le même point. Une collection d'œuvres plastiques qui n'invite pas moins à faire un détour dans cet espace sympathique, où le visiteur découvrira le talent des peintres en duo.

Des artistes qui créent leur art plastique dans une fusion de communion.

Hacène K.

* L'exposition se tient jusqu'au 6 juin au Diwan café - Val d'Hydra